

devant celle qui a reçu ses serments, devant celle qu'il n'ose nommer, tant cette seule pensée lui déchira le cœur.

Il était encore plongé dans ces tristes réflexions, lorsqu'on frappa à sa porte. M. Augustus Hunt entra aussitôt le visage sérieux : il était inquiet, lui aussi, du lendemain.

Il s'avança vers le jeune homme et lui tendit la main. Celui-ci la serra en silence.

— "Je viens d'avoir un long entretien avec votre conseil ; les avez-vous vus aujourd'hui ?

— Oui, monsieur.

— Ils nous donnent peu d'espoir."

Edwards ne répondit pas

— "Je viens donc, comme je vous dis, d'avoir une longue consultation avec eux. Votre jeune ami, comme tous les jeunes gens, espère toujours en quelque secours de la Providence ; mais l'autre, qui a beaucoup d'expérience, vous savez, pense bien différemment. Il voit les choses en noir et il ne cache pas ses craintes.

— Si cela est, en effet, qu'y faire, mon Dieu ?

— J'ai trouvé un moyen, moi, et je venais ce soir vous le proposer."

— James le regarda fixement.

— "Je serais heureux de savoir ce dont il s'agit : soyez sûr, monsieur Hunt, que si cela m'est possible, je ..

— Bien, bien ; mais avant de vous faire cette proposition, il faut que je la fasse connaître à Sally ; il faut aussi que je vous voie ensemble. Elle est maintenant chez un ami où j'ai promis de vous mener et où nous pourrions causer tout à notre aise. Voulez-vous venir avec moi ?"

James ne répondit pas : la pensée de revoir Sarah l'avait soudainement mis hors de lui.

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

LE CHIEN ET LE BÉLIER.

C'était, une fois, un chien et un béliet. Le chien aimait les moutons ; il les aimait tant qu'il les mangeait, et le béliet lui n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer avec sa tête et ses cornes dans le dos des gens ; n'oubliez pas qu'il avait des cornes. Le propriétaire de ces deux intéressants quadrupèdes, ne voulait pas les détruire, cherchait depuis longtemps le moyen de leur ôter des passions si dangereuses. Un jour, il crut l'avoir trouvé. Il renferma son chien et son béliet ensemble dans un enclos en se faisant le raisonnement suivant : lorsque mes deux animaux se seront battus jusqu'à épuisement, le chien sera guéri de son goût pour le mouton et le béliet de sa manière de toquer. Le procédé réussit pour le chien qu'il trouva au bout de quelques heures étendu sur le flanc, les cotes brisées. Mais le béliet enhardi de sa victoire toquait plus que jamais ; il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Et l'épouse même du pro-

priétaire, sa tendre épouse faillit périr quelque jour après ; le béliet l'avait jeté sur des branches de saulier. Le malheureux propriétaire fut forcé pour sauver sa famille d'avoir recours à un moyen violent. Il fixa dans un poteau une longue barre de fer qu'il couvrit à l'un des bouts d'un chapeau. Cette fois-ci, se dit-il, la leçon va être bonne pour le guérir. Ce procédé réussit au-delà de ses désirs. Lorsque le béliet aperçut le chapeau en question il s'élança dessus avec fureur ; mais il comptait sans la broche, le malheureux ! Son maître étant allé au champ, le lendemain, trouva son béliet embroché, depuis la tête jusqu'à la queue.

MORALE : Il y a beaucoup d'hommes qui se tuent comme ce béliet par ce que le succès les rend imprudents. BALSAMO.

—:o:—

LES COMMANDEMENTS DU MARI.

1o.—Je suis ton seigneur et maître, à qui tu as juré amour, respect et obéissance, car je t'ai empêchée de rester vieille fille et je t'ai sauvée des ennuis de la solitude.

2o.—Ne jette sur aucun homme un regard d'amour ou d'admiration ; car ton mari est un mari jaloux.

3o.—Ne parle jamais légèrement de ton mari et ne parle pas aux voisins des défauts qu'il pourrait avoir, car s'il venait à apprendre que tu te conduis comme cela, il punirait ta perfidie en te privant de chignons, de Grecian Bends, etc., ce à quoi tu serais très-sensible.

4o.—Le dimanche, qu'il n'y ait rien à faire dans la maison. Que le samedi, dès 4 heures de l'après-midi, les bambins soient lavés et que le pain soit cuit. Mais oh ! femme, voici une recommandation importante : fais ton marché toujours seule, et surtout n'y vas jamais avec d'autres femmes, car avec elles tu penseras plutôt à t'acheter des rubans et des dentelles qu'à procurer des cigares à ton excellent mari.

5o.—Honore les parents de ton mari.

6o.—Ne claques jamais les enfants et ne les empêche pas de faire des incursions dans le sucrier ni de courir après avoir volé les pâtisseries, le jambon ; car un estomac affamé ne connaît et que ça : couper et courir.

7o.—Ferme ton oreille à la flatterie et ne reçois rien que de ton mari.

8o.—Lorsque ton mari dort, ne fouille pas dans ses poches pour te procurer de l'argent ; ne lis pas non plus les lettres que tu y trouveras ; car cela ne te regarde pas : c'est l'affaire de ton mari ; ne fais pas de questions, mais pense de lui toutes les bonnes choses que tu voudras.

9o.—Ne cache jamais rien à ton mari ; dis-lui toujours la vérité et ne le trompe pas sur l'argent qu'il te confie pour les dépenses de la maison ; car ce mari déteste les petits larcins domestiques.

10.—Ne désire pas la maison de ta voisine, ni ses meubles ni ses habits, ni rien de ce qui lui appartient : lorsque ton mari sortira avec toi, ne porte pas de crinoline ou autre machine dangereuse qui pourrait l'estropier.

11o.—N'attends pas de présents de ton mari, l'anniversaire de ton mariage, car il est écrit : " Bénis sont ceux qui n'attendent rien, car ils ne seront pas déçus. " Trad. A. C.

POLITESSE.

La politesse est de se gêner un peu pour faire plaisir aux autres ; d'où il résulte, entre gens polis, un grand avantage pour chacun : si nous sommes douze, je reçois onze politesses en échange d'une et je me trouve onze fois plus agréablement que si j'étais en société de gens impolis. Égoïstes qui ne voulez vous gêner pour personne, vous faites un mauvais calcul.

—:o:—

MÉLANGES.

LE PORTRAIT.

Martin avait, dit-on, une femme bavardo. D'un si triste fléau, mes amis, Dieu nous garde !

C'est un fardeau trop lourd et trop rude à porter ;

Ce mal est bien commun : j'en entends raconter

Mille traits tous les jours qui passent la croyance.

De cette femme un peintre avait fait le portrait ;

Il en avait saisi les yeux, la contenance, Et l'avait tellement imité trait pour trait, Quo n'ayant jamais vu ressemblances pareilles,

Martin, dès qu'il le vit, se boucha les oreilles.

* *

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puissants villageois

Tenaient Lucas enfoncé dans la glace, Qui reniflant et soufflant dans ses doigts, Faisait très-laide et piteuse grimace.

" Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grâce,

Dit un passant qui plaignait le piteux.

— Monsieur, répond le sacristain Thibaud, De notre bourg c'est demain la grand'fête : J'y chanterons l'office on faux-bourdon, Et ce gros gars qui crie à pleine tête, Je l'enrhumons pour faire le basson."

* *

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN MENDIANT

Le comte de V*** rentrait chez lui, un soir ; il était de fort mauvaise humeur.

— Un petit sou, mon bon monsieur, s'il vous plaît ! lui dit un petit mendiant.

— Pas de monnaie.

L'enfant ne se tient pas pour battu et s'attacha aux pas du comte qui se retourna d'un air bourru et lui dit :

— C'est inutile, je ne donne jamais aux pauvres.

Tiens ! dit le gamin sans se troubler, et à qui donnez-vous donc ?

Le comte alors se mit à rire, et, tirant cinq francs de sa poche :

— Tiens, petit, je donne aux gens d'esprit.

—:o:—

Le mot de l'Enigme du numéro 16 est Fer.

—

L'aumône est le sel des richesses. Sans ce préservatif elles se corrompent.